

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

LES JOURS DE JEÛNE

10 Sujets d'Étude & Débat pour la Table

Dix questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Ticha beAv : le livre d'Eikha » : pourquoi la cité n'est que « comme » une veuve, ce que veut dire la consoler, et comment un peuple peut être exilé par excès de servitude. Le Rav refuse de finir sur une note triste : la reconstruction, dit-il, dépend de nous.



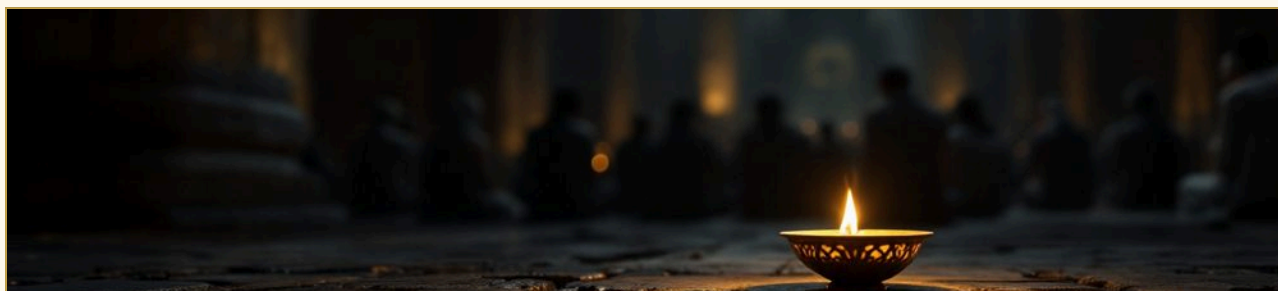
Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table des jours de jeûne

- 01** Toutes les larmes en trois semaines
-
- 02** Le second Temple, une simple pause
-
- 03** Une cité grande, non nombreuse
-
- 04** Comme une veuve — mais elle n'est pas veuve
-
- 05** Une consolation qui n'est pas une condoléance
-
- 06** L'ami, l'ennemi, l'oppresseur
-
- 07** Exilés par excès de servitude
-
- 08** Les routes de Tsion sont en deuil
-
- 09** L'ennemi du dedans
-
- 10** Le sacrifice qu'on attend
-

Toutes les larmes en trois semaines



PRÉSENTATION

Si l'on écrivait un livre de lamentations pour chaque pogrom et un jeûne pour chaque épreuve, il ne resterait pas un seul jour de joie dans l'année. Nos sages ont préféré tout concentrer entre le 17 Tamouz et le 9 Av : la période de Bein hametsarim.

LA QUESTION

Pourquoi rassembler tous les deuils en un seul, et pourquoi le deuil national est-il le plus tragique ?

LA RÉPONSE

« Tous ses persécuteurs l'ont atteinte entre les détresses », bein hametsarim (Eikha 1, 3).

La destruction du premier Temple, dit le Rav, inclut toutes les autres tragédies de notre histoire, jusqu'à la Choa et aux drames que nous vivons encore. Eikha ne pleure pas un seul événement : il pleure tous les drames vécus par le peuple juif, ou appelés à l'être.

Le deuil national est le plus tragique. Tant qu'on donne à un peuple le pouvoir de se défendre, de se réaliser, de combattre par lui-même, il est dans une guerre comme dans toute guerre : il y a des victoires et des pertes. Mais quand on le prive de toute possibilité de vivre dans une relative indépendance, il perd toutes ses forces.

Aujourd'hui, nous disposons d'un État ; ce n'est pas l'idéal, mais nous avons les moyens de nous défendre et de montrer ce dont nous sommes capables. Si nous n'y arrivons pas comme il faut, c'est que nous sommes aussi minés de l'intérieur.

CONCLUSION DU RAV

Si nous n'arrivons pas comme il faut à le faire, c'est parce que nous sommes minés aussi de l'intérieur.

LEÇON POUR LA TABLE

Concentrer ses larmes, c'est aussi protéger ses jours de joie. Comment notre famille garde-t-elle la mémoire de ses deuils sans laisser le chagrin envahir toute l'année ? Y a-t-il chez nous un moment prévu pour se souvenir ensemble ?

Le second Temple, une simple pause



PRÉSENTATION

Yehezkel, quand il trace les plans du futur sanctuaire, dessine celui du troisième Temple, non celui du second. Et lorsque Cyrus autorise le retour de Babel, quarante mille seulement montent en terre d'Israël.

LA QUESTION

Si le second Temple n'était qu'une étape, que devait-il apprendre au peuple — et que nous apprend-il aujourd'hui ?

LA RÉPONSE

Nos sages : la construction du second Temple n'était pas appelée à durer.

C'était, dit le Rav, une pause, une récréation dans l'histoire d'Israël, une étape destinée à permettre au peuple de prendre conscience. Quarante mille olim seulement sont revenus, alors que la masse des exilés est restée à Babel, quand Cyrus, dans un moment de clémence, avait autorisé le retour.

Le Rav refuse pourtant de finir sur une note triste. Ce que Yirmiyahou disait il y a deux mille ans, notre génération l'a vécu : d'abord le drame de la dernière guerre, puis ce sourire que D' a fait au peuple juif en lui donnant, comme pour le second Temple, la possibilité de reconstruire son peuple et son pays.

La mémoire active, c'est de le réaliser constamment et d'en tirer la leçon : le second Temple, ébauche de renaissance, n'a pas duré. Il ne faut pas que ce qui nous a été rendu reste à son tour une simple ébauche — et cela dépend de nous.

CONCLUSION DU RAV

La mémoire active, c'est de le réaliser constamment.

LEÇON POUR LA TABLE

Une ébauche peut devenir une œuvre ou rester un brouillon. Quel projet de notre famille est resté à l'état d'ébauche ? Qu'est-ce qui dépend de nous, et de nous seuls, pour qu'il ne s'arrête pas là ?

Une cité grande, non nombreuse



PRÉSENTATION

Eikha s'ouvre sur « la cité rabati am ». On traduit souvent : la ville si populeuse. Le Rav corrige : rabati ne veut pas dire nombreuse, mais grande.

LA QUESTION

Qu'est-ce qui fait la grandeur d'un peuple, et où commence sa ruine ?

LA RÉPONSE

« Comme elle est assise solitaire, la cité grande de peuple ! » (Eikha 1, 1).

Yerouchalayim s'imposait par la grandeur de son peuple, non par sa quantité. Dès que la qualité se mesure quantitativement, dit le Rav, la perte de substance est considérable.

Car le peuple d'Israël n'est pas d'abord un clan, un ensemble : il est fait d'individualités. Quand une individualité ne se construit pas, par rapport à elle-même et par rapport à sa famille, c'est comme une cellule malade à l'intérieur du peuple, qui petit à petit attaque toutes les autres. Nous voyons notre histoire comme un tout, mais à partir de chacun : tout dépend de la manière dont il agit, dont il se réalise, dont il se projette à travers les autres.

Et le principe sacré de cette construction, c'est la relation de l'époux à l'épouse et du père au fils — celle-là même qui unit D' et l'assemblée d'Israël. Pour bien fonctionner, elle doit être régie par l'amour.

CONCLUSION DU RAV

Nous sommes toujours en train de voir notre histoire comme un tout, mais à partir de chacun d'entre nous.

LEÇON POUR LA TABLE

Une famille non plus ne se mesure pas au nombre. Que chacun dise ce qu'il apporte, lui, à la grandeur de notre maison — et ce qu'il aurait encore à construire en lui-même pour ne pas affaiblir les autres.

Comme une veuve — mais elle n'est pas veuve



PRÉSENTATION

Le premier verset d'Eikha compare la ville à une veuve. Le texte ne dit pas qu'elle est veuve : il dit qu'elle est comme une veuve. Le verset suivant ajoute qu'elle pleure dans la nuit, les larmes sur ses joues.

LA QUESTION

Pourquoi comparer Yerouchalayim à une veuve plutôt qu'à une femme seule ou répudiée — alors que son époux n'est pas mort ?

LA RÉPONSE

« Elle est devenue comme une veuve » (Eikha 1, 1) ; « Elle pleure, elle pleure dans la nuit, et ses larmes sont sur ses joues » (Eikha 1, 2).

Elle est comme une veuve, et pas réellement une veuve : son époux est parti très loin, sans laisser d'adresse. Cela ne veut pas dire qu'elle peut refaire sa vie avec un autre. Il faut qu'elle attende, et il fera son apparition. Une divorcée, il y a eu rupture, et le mieux est d'oublier ; une veuve, elle, ne cesse de pleurer son époux. Et D' dit par la voix de Son prophète : penses-tu que Je vais te donner un acte de divorce ? Tu peux attendre — Je ne te répudierai jamais.

Elle pleure donc dans la nuit. Car ce peuple ne sait pas pleurer : il lui est interdit de pleurer sur son sort, interdit même de soupirer. C'est aussi un moyen de défense — être toujours dans la joie, ne pas montrer que l'on a perdu toute espérance. S'il est permis de pleurer, c'est la nuit, en secret.

Et le jour, on voit la trace des larmes sur ses joues : la nuit a marqué son visage, elle n'a pas ravagé son esprit.

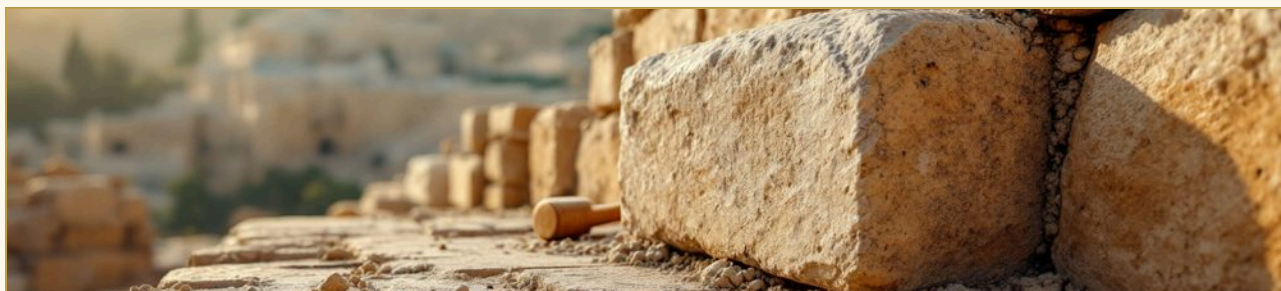
CONCLUSION DU RAV

À aucun moment le peuple juif ne peut être abandonné.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des chagrins qu'on ne montre qu'à la nuit, et des maisons où personne ne sait qui pleure. Est-ce de la dignité, ou de la solitude ? Qui, autour de cette table, porte quelque chose qu'il ne dit à personne — et que faudrait-il pour qu'il puisse le dire ici ?

Une consolation qui n'est pas une condoléance



PRÉSENTATION

« Il n'y a pour elle aucun consolateur. » Le Rav s'arrête sur ce mot. Consoler Yerouchalayim, ce n'est pas lui présenter des condoléances, comme on le fait par sympathie ou par respect auprès d'une famille en deuil.

LA QUESTION

Quelle est la vraie consolation de Yerouchalayim — et qu'est-ce, selon le Rav, qu'être sioniste ?

LA RÉPONSE

« Il n'y a pour elle aucun consolateur parmi tous ceux qui l'aimaient » (Eikha 1, 2).

Sa consolation, c'est sa propre reconstruction : le fait qu'elle ne veut pas perdre le lien qui la rattache à sa terre. Le don de la terre a précédé le don de la Torah, parce qu'il ne pouvait y avoir de vie pour le peuple, reflet du monde futur, qu'à travers une terre — destinée non pour ses richesses terrestres, mais pour ses richesses spirituelles.

C'est l'objet de la prière constante : trois fois par jour, la reconstruction de Yerouchalayim et le retour à Tsion. Être un vrai sioniste, dit le Rav, c'est faire de Yerouchalayim sa pierre angulaire ; il n'y a pas d'autre sionisme. Car Tsion réunit le Sanhédrin, le Temple et le palais royal. Ces trois paramètres nous manquent encore, mais nous sommes en marche.

Et chaque fois que nous pleurons le premier Temple, nous pleurons la perte de notre identité, de notre sol et de notre sanctuaire.

CONCLUSION DU RAV

Être sioniste, un vrai sioniste, c'est celui qui fait de Yerouchalayim sa pierre angulaire.

LEÇON POUR LA TABLE

Consoler quelqu'un, ce n'est pas seulement compatir : c'est l'aider à reconstruire. Qui, autour de nous, attend moins nos mots que notre aide pour se relever ? Et quelle « pierre angulaire » donnons-nous à notre propre maison ?

L'ami, l'ennemi, l'oppresseur



PRÉSENTATION

« Tous ses compagnons l'ont trahie, ils sont devenus ses ennemis. » Puis : « Ses oppresseurs sont devenus les chefs. » Eikha emploie plusieurs mots pour l'adversaire, et le Rav les distingue soigneusement.

LA QUESTION

Quelle différence entre l'oyev et le tsar, et que se passe-t-il quand l'un devient l'autre ?

LA RÉPONSE

« Ses oppresseurs sont devenus les chefs, ses ennemis sont en paix » (Eikha 1, 5).

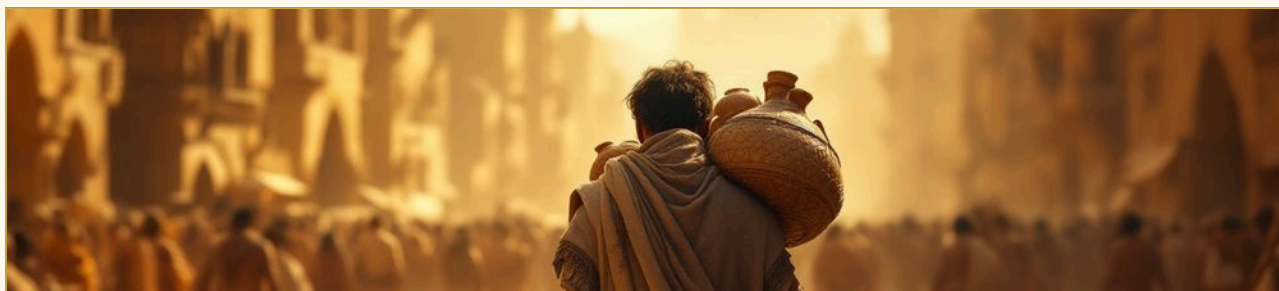
Ohev, celui qui aime, et oyev, l'ennemi : un youd et un hé de différence. L'oyev est un ennemi avec qui l'on peut vivre en bons termes : il nous déteste, mais on fait des affaires avec lui, on entretient de bons rapports de voisinage ; au fond de lui, il ne nous aime pas. Le tsar, l'oppresseur, déclare sa haine franchement. Et ceux qui se disaient nos amis, au moment de donner la preuve de leur amour, se sont souvent révélés des oyevim : un amour d'intérêt, une tolérance, plus qu'un véritable amour.

Le drame commence quand les oyevim deviennent des tsarim, et que ce sont eux qui occupent les postes de commande. Où sont, demande le Rav, ces hommes que l'on choisissait autrefois parce qu'ils étaient valeureux, craignant D', détestant le profit ? À leur place, on trouve ceux qui mènent campagne sur un slogan.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des amitiés qui ne tiennent que tant qu'elles rapportent. Savons-nous reconnaître, parmi nos relations, celles qui résisteraient à une épreuve ? Et nous-mêmes, pour qui serions-nous un ami véritable le jour où cela coûte ?

Exilés par excès de servitude



PRÉSENTATION

« Yehouda est partie en exil par la misère et par l'excès de servitude ; elle s'est installée parmi les nations sans trouver le repos. » Le Rav lit ces deux causes autrement qu'on ne s'y attend.

LA QUESTION

De quelle pauvreté et de quelle servitude parle Yirmiyahou — et comment une générosité peut-elle devenir servilité ?

LA RÉPONSE

« Yehouda est partie en exil par la misère et par l'excès de servitude », méoni ouméro avoda (Eikha 1, 3).

Il y a une pauvreté matérielle, mais aussi une pauvreté d'esprit. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir comment la haine se répand au sein du peuple entre partis, positions et vues différentes — et cela prête le flanc à ceux qui nous persécutent.

Quant à l'excès de servitude : nous avons voulu plaire à tous, faire preuve d'une trop grande ouverture, tolérer, donner, servir. Nous avons trop donné, nous avons payé de nous-mêmes, et cette générosité d'esprit s'est révélée une servilité. Il aurait fallu, dans le domaine de l'esprit, faire valoir nos propres valeurs ; nous avons préféré entrer dans le mode de pensée des autres.

Les exilés ont pris goût à leur statut d'exilés. Bein hametsarim, c'est aussi cela : être prisonnier d'une lecture de la Torah qu'on a voulu adapter pour trouver sa place parmi les nations. Transmettre le message, oui ; se donner la liberté de l'accommoder, non.

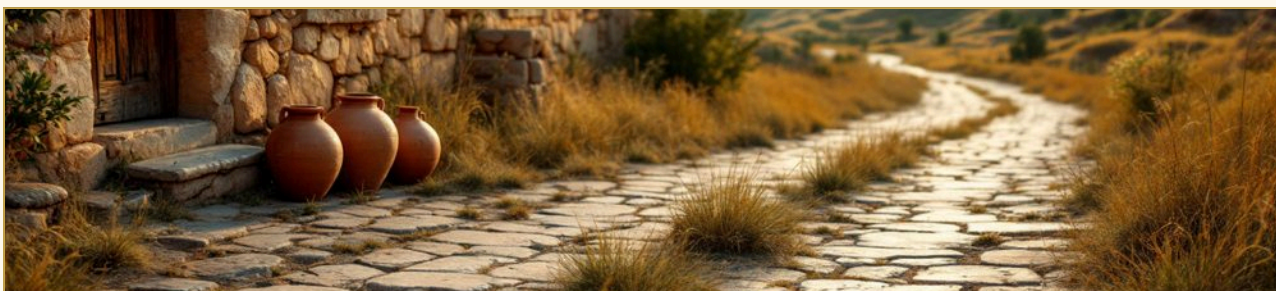
CONCLUSION DU RAV

Nous avons voulu plutôt entrer dans le mode de pensée des autres nations et nous avons payé la facture de cela.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a une générosité qui grandit et une générosité qui abaisse celui qui la donne. À qui donnons-nous pour être aimés plutôt que par bonté ? Et que faudrait-il cesser de céder, cette année, pour rester fidèle à ce que nous sommes ?

Les routes de Tsion sont en deuil



PRÉSENTATION

« Les routes de Tsion sont en deuil, faute de pèlerins aux fêtes. » Trois fois l'an, on montait à Yerouchalayim. Le Rav rappelle pourquoi — et ce que l'on perd quand ces routes se vident.

LA QUESTION

Pourquoi le pèlerinage était-il vital, et que vaut une pratique qui ne mène vers personne ?

LA RÉPONSE

« Les routes de Tsion sont en deuil, faute de pèlerins aux fêtes » (Eikha 1, 4) ; Michna Taanit 4, 8.

On montait aux trois fêtes pour se ressourcer spirituellement, nouer de nouveaux contacts, se retrouver auprès des chefs spirituels du peuple. On allait d'une maison d'étude à l'autre écouter un maître, un éducateur, un juge : les tribunaux siégeaient aux portes de la ville, gardiens de la cité. Ce n'était pas une escapade de vacances.

Car une halakha observée dans la plus stricte rigueur mais vécue en repli ne vaut rien si elle ne me projette pas vers l'autre : c'est une autre forme d'idolâtrie. Je me suis enfermé dans des pratiques qui ne me tournent ni vers mon prochain, ni vers ma société, ni vers mon peuple.

Le grand souci des gardiens de la cité était aussi l'avenir. Kippour et le 15 Av étaient les jours les plus heureux de l'année : les jeunes filles sortaient, vêtues d'habits empruntés, à la rencontre de leur prétendant. Il fallait construire l'avenir sur de nouvelles familles.

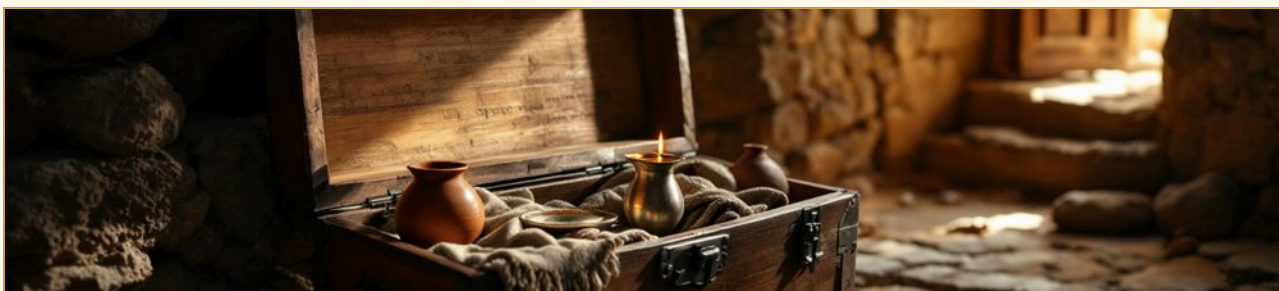
CONCLUSION DU RAV

Si cette halakha ne me projette pas sur l'autre, elle ne vaut rien.

LEÇON POUR LA TABLE

Nos fêtes aussi peuvent devenir des routes désertes. Lors de la prochaine fête, qui pourrions-nous aller voir, inviter ou écouter, pour qu'elle nous fasse sortir de nos limites ? Et quelle pratique de la maison gagnerait à s'ouvrir aux autres ?

L'ennemi du dedans



PRÉSENTATION

Eikha accuse les persécuteurs, mais le Rav lit plus loin : Israël sait qu'elle n'est pas sans tache dans cet exil. Et à la fin du cours, on lui demande comment parler d'unité quand l'adversaire est au sein même du peuple.

LA QUESTION

Si l'ennemi est à l'intérieur, d'où peut venir le salut ?

LA RÉPONSE

« Yerouchalayim s'est souvenue, aux jours de sa misère, de tous les trésors qu'elle avait autrefois » (Eikha 1, 7).

Israël a négligé ses valeurs, ses repères, ses critères ; elle a voulu s'émanciper comme les autres nations. Plus grave : ses enfants ont été manipulés. Quand les enfants ne reçoivent plus une éducation digne de leurs parents, l'avenir du peuple est compromis. Et si l'ennemi est à l'intérieur, qui viendra aider du dehors ?

Ce qui reste une perche de salut, c'est d'adhérer à sa propre histoire : que Yerouchalayim se souvienne, dans ses jours de pauvreté, des trésors qu'elle possédait.

Quant à l'unité, le Rav ne l'idéalise pas : nous ne serons jamais un peuple d'un seul moule, nous sommes nés de douze tribus. Mais il y a des dénominateurs communs que l'on ne peut perdre de vue : la Torah, la terre et le peuple. Et la clé, dit-il, est dans l'éducation.

CONCLUSION DU RAV

Nous ne serons jamais un peuple d'un seul moule, d'un seul tenant. Nous nous sommes formés à partir de douze tribus.

LEÇON POUR LA TABLE

Une famille non plus n'est pas d'un seul moule. Quels sont nos « dénominateurs communs », ce que nous ne voulons jamais perdre malgré nos différences ? Que chacun en nomme un, et dise ce qu'il fait pour le transmettre.

Le sacrifice qu'on attend



PRÉSENTATION

Le cours s'achève sur une prière : « Ramène-nous à Toi, Éternel, et nous reviendrons ; renouvelle nos jours comme autrefois. » Nos anciens ont rêvé de Yerouchalayim et de son sanctuaire. Mais quel sanctuaire espèrent-ils ?

LA QUESTION

Que signifie, aujourd'hui, prier pour le retour du sanctuaire et de ses offrandes ?

LA RÉPONSE

« Ramène-nous à Toi, Éternel, et nous reviendrons ; renouvelle nos jours comme autrefois » (Eikha 5, 21).

Le Rav le dit nettement : le sanctuaire espéré n'est pas d'abord un lieu de sacrifices d'animaux. Ce que l'homme doit y offrir, c'est sa propre bestialité, tout ce qui le réduit, le détruit, le ronge de l'intérieur, pour faire valoir en lui le tsélem Elokim, l'image de D'.

C'est le sens du retour demandé : faire un retour sur nous-mêmes, renouveler nos jours, notre façon de vivre, notre façon de nous repenser. Nos anciens ont rêvé de cette Yerouchalayim, et ils continuent, à travers leurs prières, de vouloir retrouver ce sanctuaire.

Il ne faudrait pas, ajoute-t-il, perdre la chance de redonner un souffle nouveau à notre peuple et à nos valeurs.

CONCLUSION DU RAV

L'homme essaie de sacrifier sa bestialité, tout ce qui le réduit, pour faire valoir l'image de D' qui importe en nous.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun porte en lui quelque chose qui le « ronge de l'intérieur » : la colère, l'envie, la paresse. Quel trait voudrions-nous offrir cette année, pour faire plus de place à ce qu'il y a de meilleur en nous ? Et comment la famille peut-elle nous y aider ?